

était là, dans sa tristesse et son horreur ?

Sans songer à ce qu'elle faisait, sans réfléchir aux conséquences que pourrait avoir un pareil projet, elle se mit à préparer sa malle, afin de partir.

Où irait-elle ?

La première idée qui lui vint fut qu'il lui fallait s'éloigner de Paris, quitter la France même... Loin de France, elle retrouverait un peu de tranquillité...

Puis elle se dit que fuir, ce serait s'avouer coupable... et que, si elle voulait écarter ce danger, il fallait le braver, payer de sa personne, paraître ne rien craindre. Ah ! si elle pouvait trouver le moyen de se rapprocher de Paul ! Si elle pouvait provoquer ses confidences ! Si elle pouvait suivre, pas à pas, les progrès de l'enquête qu'il avait commencée pour le compte de Mathilde ! Il lui serait facile, dès lors, d'apercevoir le péril, dès qu'il deviendrait menaçant, de l'écarter même, d'enrayer le progrès de l'enquête, enfin, de fuir, à la dernière extrémité, alors que toute espérance serait perdue.

Mais pour cela, il fallait aller à Recey.

Trouverait-elle, en son esprit, un pareil courage ? Revoir Recey... et les forges de Chalambot et la ferme de Billoret, et le château de Lesguilly, et la maisonnette où elle avait tant souffert, où était né son fils, qui l'avait abritée les jours qui avaient suivi le crime !

Revoir tout cela, en aurait-elle la force ?

Mais quel prétexte inventer auprès de Paul pour lui expliquer son arrivée subite ?

Que lui dire ?

Puisqu'il cachait sa retraite, cela lui déplairait assurément de voir Albine !

Comment faire pour ne pas être renvoyée, ou du moins pour être accueillie sans aigreur ?

Enfin, quelle histoire trouver pour lui dire de quelle façon elle avait découvert sa retraite ?

Voilà ce qu'elle chercha vainement.

Et comme elle cherchait, le commissionnaire qu'elle connaissait bien—toujours le même—et qui lui apportait d'habitude les lettres de son fils—remises par un ami inconnu dont elle avait entretenu Révéron—le commissaire, frappa, entra, et lui remit une de ces lettres.

Une idée brusquement, lui vint : interroger cet homme. Peut-être apprendrait-elle par lui quelques renseignements, et ces renseignements suffiraient-ils à retrouver Paul ?

—Puisque vous venez chez moi régulièrement, dit-elle, vous devez savoir qui vous remet ces lettres.

—C'est un domestique de l'hôtel voisin du coin de rue où je me poste, dit le commissionnaire sans se faire prier.

—Et cet hôtel appartient ?...

—Attendez... je le connais. Maupertuis ? Maubertier ?

—Vaubertin ? demanda vivement Albine, qui avait souvent entendu Paul prononcer ce nom devant elle.

—Vaubertin, c'est cela. Je savais bien que cela commençait par un V.

Albine satisfaite, lui glissa cent sous dans la main.

Elle n'en voulait pas savoir plus. Elle dirait à Paul qu'elle avait deviné que Vaubertin servait d'intermédiaire entre elle et lui, qu'elle l'avait supplié de lui tout

tout apprendre et qu'après avoir hésité, il avait cédé.

Et, achevant sa malle, elle prit une voiture et se fit conduire à la gare de l'Est.

Quand elle fut installée dans le wagon et que le train fut parti, elle crut qu'elle rêvait.

Ainsi, vingt-cinq ans auparavant, elle avait fui Recey parce qu'elle avait assassiné Garpard, et voilà que maintenant c'était ce crime qui l'y ramenait !

Elle arriva dans la soirée à Recey.

Quand elle fut au village, dans ces rues qu'elle avait parcourues tant de fois quand elle était jeune fille, elle fut prise d'une émotion intense.

Est-ce que le lendemain, quand elle se trouverait en face des gens qui l'avaient connue autrefois, on n'allait pas la reconnaître ?

Elle était bien changée, certes, mais les paysans ont l'œil fin et la mémoire longue.

Et comme ils fréquentent peu le monde ils conservent mieux que d'autres, le souvenir des visages qu'ils ont une fois entravus.

Elle frappa à la porte de l'auberge du *Soleil d'or*.

La porte était déjà fermée et, l'aubergiste, qui allait se coucher redescendit.

En le voyant, elle tressaillit. C'était un des fils du fermier Billoret chez lequel elle avait travaillé jadis.

Bien sûr, du premier coup, elle allait être reconnue.

Il avait approché d'elle le chandelier, et la dévisageait curieusement.

Et avec la politesse de l'hôtelier qui s'adresse à un voyageur de bonne mine :

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame ?

Elle respira, soulagée.

Si le fils de Billoret ne la reconnaissait pas.—lui qui, bien des fois, quand elle était jeune fille, l'avait fait danser aux bals du village,—elle pourrait passer là en toute sécurité, sans chercher à cacher sa figure.

Elle n'avait pas faim, elle ne dina pas et se fit conduire tout de suite à sa chambre. Elle se jeta sur le lit qu'on lui prépara, mais ne dormit guère.

Le lendemain, à l'aube, elle quitta l'auberge et traversa Recey, se dirigeant vers Lesguilly.

Tout le monde savait déjà que Billoret avait une voyageuse,—chose rare !—Elle fut regardée sur son passage... Elle ne vivait, ne respirait plus... Il n'y eut pas un cri, pas un geste d'étonnement... pas un soupçon. Elle excitait simplement une curiosité banale...

Au bout de Récey, elle prit la route qui conduisait à Lesguilly. Mais pour aller au château elle était forcée de passer devant sa maison...

S'il y avait eu quelqu'un sur la route, en ce moment, certes, on eût remarqué son trouble étrange, sa profonde émotion.

Elle s'était arrêtée, appuyée contre un arbre.

Et elle regardait, très pâle, frissonnante !

La maison était bien délabrée, les herbes, hautes et drues, avaient poussées autour ; des pelées de mousse brune avaient grandi entre les ardoises rouges du toit. Devant elle, le jardinet n'était qu'un fouillis de broussailles entremêlées.

—La suite au prochain numéro.—